

71-044

MODELES INSPIRES DU COMPORTEMENT ANIMAL.

M. RICHELLE

Laboratoire de Psychologie Expérimentale de l'Université de Liège
(Belgique)

ABSTRACT

On caractérise la nature des modèles inspirés par l'étude du comportement animal en soulignant leur importance pour la mise en évidence des lois psychologiques générales, vérifiables au niveau humain, et leur valeur suggestive dans la réflexion sur certains problèmes de psychologie et de psychopathologie humaine. On examine les problèmes soulevés par l'extrapolation au niveau humain, et notamment la définition des critères de similarité, l'articulation de l'analyse structurale et de l'analyse fonctionnelle, l'anthropomorphisation. On indique que des modèles forts ne seraient ni souhaitables ni utiles, et que les modèles faibles ont une valeur heuristique plus claire.

INTRODUCTION

L'étude des organismes infra-humains, comme voie d'accès aux lois de la biologie générale et de la biologie humaine, ne soulève aucun problème épistémologique ni éthique sérieux. Elle constitue une méthode incontestée de la médecine expérimentale. Ceux qui en usent ne se sentent pas en danger d'extrapoler à la légère d'une espèce inférieure à l'homme, et ne sont pas en butte à l'accusation de réductionnisme. Leurs recherches se trouvent correctement mises en perspective par la double et complémentaire référence à la théorie de l'évolution et à l'analyse comparative.

Ce qui est d'usage courant dans tous les autres domaines de la biologie et de la médecine devient le lieu d'interrogations et de controverses dès que l'on atteint le niveau de la psychologie et de la psychiatrie. Le débat s'est fait particulièrement vif au cours des dernières années, et il n'est pas exempt d'éléments idéologiques. Il n'est pas rare que la légitimité même du recours à l'analyse du

comportement animal soit mise en cause, ou que certaines hypothèses en découlant soient suspectées de parti-pris éthiquement répréhensibles.

A la faveur d'une singulière extension de l'étude du comportement animal tant en laboratoire que sur le terrain, plusieurs écoles ont affirmé des prétentions à l'interprétation du comportement humain. Ainsi, certaines écoles behavioristes aboutirent à des pratiques d'intervention thérapeutique. Dans une direction fort différente, plusieurs courants de l'éthologie débouchèrent véritablement sur des conceptions de l'homme et des conditions de son harmonie. Indépendamment de l'apport scientifique de ces diverses écoles, on devine que le comportement animal fournissait un prétexte à la cristallisation des deux pôles de l'interprétation de la maladie mentale, environnementaliste et sociogénique d'une part, biologique et génétique d'autre part.

Assez curieusement, des traditions aussi différentes que l'éthologie objectiviste et le comportementalisme skinnérien se retrouvaient côte à côte face à des courants qui bouleversaient la réflexion psychiatrique sur des fronts très différents mais avec un point commun dans l'affirmation d'une rupture radicale instaurée par le fait humain. Antipsychiatrie, phénoménologie, versions récentes de la psychanalyse, tendent toutes à soustraire l'homme à ses racines biologiques. Etre de culture, de conscience et de langage, il s'arrache complètement à sa filiation évolutive. Dès lors, de quel secours pourraient être des modèles animaux pour comprendre la maladie mentale ?

Enfin, l'essor contemporain de la pharmacologie du système nerveux, de la neurochimie et de la psychogénétique, maintenait les attaches biologiques de la psychiatrie, et par nécessité méthodologique, poursuivait la tradition de la médecine expérimentale en sollicitant abondamment l'organisme animal.

Dans ce champ de tensions où s'affrontent les vieilles oppositions - laboratoire/clinique, hérédité/environnement, organicité/psychisme, explication/compréhension, filiation évolutive/irréductibilité de la nature humaine, etc .. - ont tout naturellement surgi des confrontations, et des mises au point sur la place qu'il convient de donner dans les recherches psychologiques et psychiatriques, à l'expérimentation animale (Chauvin, 1972 - Von Cranach, 1976 - Serban et Kling, 1976 - Hanin et Usdin, 1977).

Il convient de reconnaître les abus de ce que l'on appelle les modèles animaux. Comment s'étonner que de nombreux psychiatres

s'irritent aujourd'hui, ou sourient, devant les leçons de méthode que prétend leur donner l'éthologie, faisant fi des traditions d'observation de la clinique psychiatrique ? Comment ne pas partager le scepticisme du praticien devant la légèreté avec laquelle certains adeptes des méthodes de modification du comportement font fi de l'histoire du sujet ? L'insistance sur l'irréductible originalité de la nature humaine n'est-elle pas un antidote heureux à la tentation simplificatrice de ceux qui s'emparent d'une tranche de comportement animal pour expliquer telle psychose, apporter une théorie pathogénique définitive sur la dépression, rendre compte du mécanisme d'action d'une classe de psychotropes, ou justifier l'appellation d'une thérapeutique chimique ?

Psychologie animale, psychologie générale, psychiatrie.

L'étude du comportement animal susceptible d'inspirer la réflexion et la recherche psychiatrique se situent à deux niveaux assez différents. On distinguera d'une part l'apport de l'étude du comportement animal à notre connaissance générale du comportement, par conséquent du comportement humain normal ou pathologique, et d'autre part les tentatives d'établir plus directement des correspondances entre des altérations du comportement chez l'animal et des dysfonctionnements psychologiques chez l'homme.

Dans la première catégorie, nous trouvons aussi bien des travaux éthologiques visant à expliciter l'évolution phylogénétique des grandes classes de conduites que des recherches de laboratoire aboutissant à formuler les grandes lois de l'apprentissage ou de la perception. Ces recherches sont réalisées tantôt dans une perspective de psychologie générale - le sujet animal y est considéré comme un outil heuristique - valide pour dégager des lois d'une portée très largement interspécifique, applicables éventuellement à l'homme - tantôt dans une perspective de psychologie comparée - il s'agit de mettre en évidence des particularités spécifiques et de les confronter. Si l'accent est mis dans le premier cas sur les ressemblances, dans le second sur les différences, les deux approches sont évidemment complémentaires, et seule cette double perspective permettra de cerner la spécificité humaine. A ce seul titre, la recherche en psychologie animale devrait intéresser les psychiatres les plus préoccupés de l'irréductibilité de l'être humain.

L'exploitation des données interspécifiques soulève ici des problèmes classiques de généralisation d'une espèce à l'autre (filiation, homologie, analogie). Il s'agit, dans chaque cas, d'établir la pertinence

de l'assimilation des conduites observées chez une espèce aux conduites d'une autre ou des autres espèces, avec le double danger de réductionnisme et d'anthropomorphisation, sorte de réductionnisme à rebours. Ces problèmes ne sont pas, dans leur essence, différents de ceux qui se posent aux autres niveaux de la biologie comparée, à ceci près que la description et l'interprétation des faits de comportement sont à la fois plus compliqués et moins avancés que la morphologie macroscopique ou la génétique moléculaire. Leur solution requiert une articulation nuancée de l'analyse fonctionnelle et de l'analyse structurale rarement réalisée aujourd'hui dans les sciences du comportement.

Expérimentation explicitement axée sur les problématiques psychiatriques

Les recherches de la seconde catégorie, visant explicitement à repérer ou à provoquer chez l'animal des analogues des états psychopathologiques humains, présentent, à première vue, un intérêt plus direct pour la psychiatrie. D'une portée plus limitée et mieux circonscrites que les recherches évoquées ci-dessus, elles sont pourtant à la fois plus ambitieuses et plus naïves. En effet, les recherches de la première catégorie demeurent heuristiquement fécondes quelles que soient les conclusions que l'on en tire quant à la généralisation à l'espèce humaine des faits observés chez l'animal. Par contre, une recherche visant délibérément à produire un analogue d'un trouble psychologique humain est ou non valide, et si elle ne l'est pas, elle perd sa signification. Ces recherches, si elles jouissent d'une plus grande faveur auprès des psychiatres, les exposent aussi à plus de déceptions. Elles soulèvent des problèmes méthodologiques quasiment insurmontables à l'heure actuelle, et d'autant plus aigües que l'on tend à une correspondance plus étroite entre le modèle animal et la clinique humaine. Pour dégager une similarité, il faudrait en premier lieu être en mesure de définir et de décrire de façon univoque les deux termes comparés: nous en sommes encore fort loin tant pour ce qui est des symptômes et syndromes psychiatriques que pour les comportements animaux.

Il faudrait en outre se donner des critères de similarité. En quoi une conduite d'agression, une conduite d'automutilation, une conduite hyperactive, une stéréotypie, etc .. observée chez le malade mental peuvent-elles être assimilées à des conduites animales passibles des mêmes appellations verbales ? A vrai dire, la plus étroite ressemblance de structure ne justifie pas à elle seule l'assimilation. La similitude ne peut porter exclusivement sur la manifestation comportementale, elle doit concerner aussi bien les facteurs qui la déterminent. En d'autres termes, seule l'analyse fonctionnelle est de nature

à justifier le jugement de similarité. Mais l'analyse fonctionnelle, dans le domaine qui nous occupe, revient à l'explication étiologique et pathogénique, complétée par le contrôle thérapeutique. Que nous ne disposions pas actuellement de tels modèles est évident. Que nous en disposions un jour est incertain: cela supposerait que les traits distinctifs de l'espèce humaine - fonction symbolique élaborée et dimension culturelle notamment - n'ajoutent rien que d'accessoire, d'épiphénoménal, à la pathologie du comportement. Reste à savoir enfin si de tels modèles, fussent-ils possibles, seraient vraiment souhaitables; seraient-ils utiles? Est-il raisonnable de prescrire de telles exigences à ceux qui, travaillant sur des sujets animaux, espèrent apporter une contribution à la psychiatrie? En fait, si nous étions en mesure de réaliser des modèles forts, nous serions engagés dans une recherche de luxe qui n'apporterait rien à notre compréhension de la psychiatrie, et n'aurait plus d'autre objet que de montrer par des illustrations redondantes la généralité de ce que nous avons bien compris.

Il faut donc préférer les modèles faibles, partiels, non par résignation, mais parce qu'ils remplissent vraiment, à condition de les prendre pour ce qu'ils sont, le rôle que l'on attend de l'expérimentation animale (il vaudrait mieux d'ailleurs renoncer à la fascination du mot modèle et parler sans plus d'expérimentation animale). La recherche sur l'animal n'a pas à fournir une réplique fidèle de la situation clinique. Elle remplit sa fonction si elle apporte des éléments de réponse à des questions soulevées en psychiatrie, ou si seulement elle amène à formuler autrement certaines questions. Elle n'offre pas à la clinique psychiatrique un reflet en miroir, elle s'y articule dans une relation dialectique.

Considérées dans cette perspective, la plupart des recherches sur l'animal apparaissent extrêmement fécondes à la problématique psychiatrique. Une démonstration complète conduirait à une revue systématique d'un quart de siècle d'expérimentation; elle dépasse largement le cadre de ces réflexions.

Ce n'est pas la moindre des fonctions de l'expérimentation animale que de montrer l'extraordinaire complexité des phénomènes étudiés, alors même que nous nous limitons à une situation et à un type d'organisme infiniment plus simple que ceux auxquels s'intéresse le psychiatre clinicien. Pour quiconque les aborde de l'intérieur, c'est-à-dire dans la perspective de l'expérimentateur qui patiemment tente de maîtriser variable après variable, les modèles animaux n'engagent

nullement à la simplification des problèmes qui se posent chez l'homme. Paradoxalement, au contraire, ils conduisent à s'étonner que tant de simplifications existent encore dans la pensée psychiatrique, tant d'opposition manichéenne, tant de catégories tranchées (de symptômes, de médicaments), tant de vues unilatérales (sur les traitements, sur les causes, etc ..). A y regarder de près, et pour nous en tenir à cet exemple, un traité de pharmacologie clinique présente des traitements médicamenteux une image bien plus simple et plus rassurante qu'un ouvrage de psychopharmacologie expérimentale. Nous touchons ici la véritable portée des modèles animaux pour la recherche psychiatrique: plus qu'une fuite dans les simplifications d'un réductionnisme facile, ils sont le lieu par excellence d'une mise en question des simplifications que les traditions, les servitudes de la clinique, les parti-pris idéologiques, les querelles d'écoles entretiennent dans la pratique psychiatrique contemporaine.

REFERENCES

- 1 R. Chauvin (Ed.), Modèles animaux du comportement humain, C.N.R.S., Paris, 1972.
- 2 I. Hanin et E. Usdin, Animal models in psychiatry and neurology, Pergamon, Oxford, 1977.
- 3 G. Serban et A. Kling (Eds.), Animal models in human psychology, Plenum, New York, 1976.
- 4 M. Von Cranach (Ed.), Methods of inference from animal to human behaviour, Mouton, Chicago, Aldine et La Haye, 1976.